

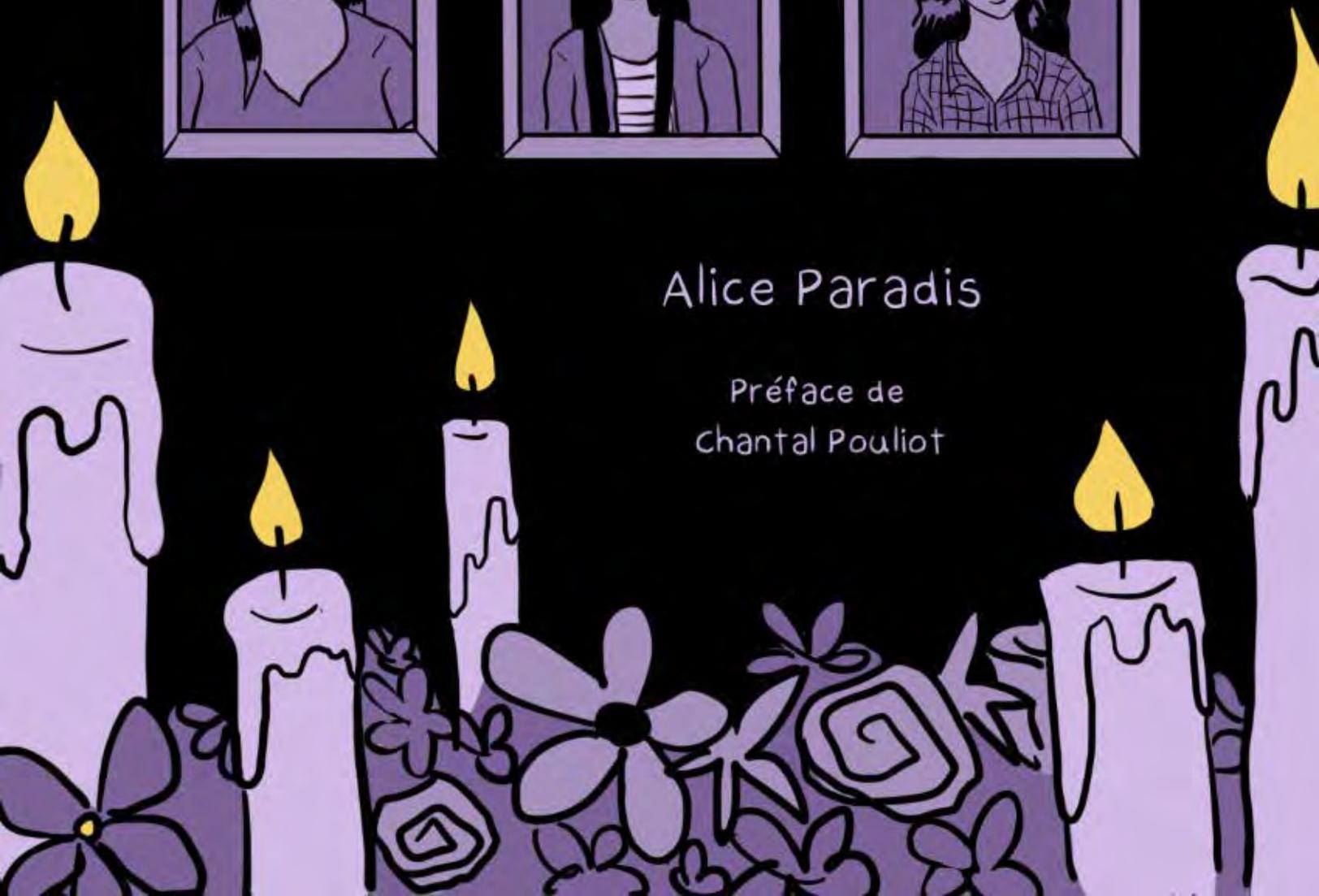
# DISPARUES, MAIS PAS OUBLIÉES

Le racisme au Canada raconté en images



Alice Paradis

Préface de  
Chantal Pouliot



Pour toute information et pour découvrir nos publications en libre accès, consultez notre site web :

<http://lel.crires.ulaval.ca>

**ISBN** : 978-2-921559-54-6

**Pour citer cet ouvrage :**

Paradis, A. (2021). *Disparues, mais pas oubliées: Le racisme au Canada raconté en images*. Québec: Livres en ligne du CRIRES. En ligne :

<https://lel.crires.ulaval.ca/oeuvre/disparues-mais-pas-oubliees-le-racisme-au-canada-raconte-en-images>

Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES), Québec : Avril 2021



Cette création est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).

# DISPARUES, MAIS PAS OUBLIÉES

Le racisme au Canada raconté en images

Alice Paradis

# PRÉFACE

# Une bande dessinée pour changer le monde

Chères lectrices, chers lecteurs,

Au moment d'écrire ces lignes, le racisme est une question socialement vive au Canada et au Québec. Dans l'espace public, certain.e.s hésitent à en reconnaître l'existence alors que d'autres, au contraire, soulignent la nécessité de mettre sous les projecteurs les cas de violence et de discrimination raciales.

Dans les cours que je donne à la faculté des Sciences de l'éducation, les grands enjeux sociétaux sont abordés : environnement, santé, hiérarchisation des savoirs et des identités. Nous discutons aussi des façons dont les enseignant.e.s et les élèves peuvent participer aux débats qui se déroulent dans l'espace sociopolitique et agir sur les situations d'iniquités.

La bande dessinée que vous vous apprêtez à lire, *Disparues, mais pas oubliées : le racisme au Canada raconté en images*, raconte les histoires tragiques de Joyce Echaquan, Tiffany Morrison et Cleopatra Semaganis Nicotine. Elle a été conceptualisée et réalisée par Alice Paradis dans le cadre de son projet de fin d'études du secondaire. Le travail qu'a accompli Alice est d'une grande pertinence sociale puisqu'il y a quelques jours encore, des femmes atikamekw dénonçaient avoir subi de mauvais traitements à l'hôpital de Joliette<sup>1</sup>.

*Disparues, mais pas oubliées* offre l'opportunité de s'instruire sur le racisme, de confronter ses propres préjugés, de développer son système de valeurs et de comprendre des conséquences négatives des stéréotypes et autres formes d'exclusion. Parce qu'elle a le potentiel de changer le monde, cette bande dessinée devrait être lue par des étudiant.e.s<sup>2</sup>, des enseignant.e.s, des gestionnaires, des travailleurs et des travailleuses.

En ce qui me concerne, je ferai lire la bande dessinée d'Alice dans mes cours pour soutenir, entre autres, l'idée selon laquelle les jeunes sont capables d'aborder des questions socialement vives, de s'engager dans un travail documentaire exigeant mais aussi de produire une mise en récit empathique et respectueuse.

**CHANTAL POULIOT** Mars 2021

Professeure titulaire à l'Université Laval et chercheure au Centre de recherche sur l'intervention et la réussite scolaire (CRIRES)

<sup>1</sup> Jessica NADEAU et Marie-Michèle SIOUI, « Trois autres femmes atikamekw dénoncent de mauvais traitements à l'hôpital de Joliette », *Le Devoir* (24 mars 2021).

<sup>2</sup> Programme de formation de l'école québécoise, enseignement secondaire, domaine de l'univers social (<http://www.education.gouv.qc.ca/enseignants/pfeq/secondaire/>):

# INTRODUCTION

Qu'on le veuille ou non, le racisme envers les Premières Nations et les Inuits fait partie intégrante de l'histoire de notre pays. Génocide, esclavagisme, tentatives d'évangélisation, confinement dans les réserves, déracinement des enfants pour les envoyer dans des écoles résidentielles : c'est une histoire sombre que celle de la population autochtone du Canada.

Le racisme aujourd'hui prend peut-être une forme différente de celui d'il y a cent ans, mais les injustices sociales qui existent en 2021 n'en sont pas moins le résultat direct de siècles de violence et de tentatives d'assimilation. Au centre de cette situation se trouvent les femmes autochtones qui, malheureusement, forment l'une des communautés les plus vulnérables du Canada. Que l'on parle de racisme dans les services publics, de cas d'homicide, ou encore de problèmes de santé mentale, ce sont chez elles que l'on retrouve les statistiques les plus alarmantes.

Au cours de ma recherche, j'ai lu des dizaines d'histoires de mort et de disparition de femmes autochtones, mais trois récits ont particulièrement retenu mon attention et ce sont ceux que j'ai choisi de partager avec vous. Chaque bande-dessinée illustre un aspect différent de la situation que je souhaitais aborder dans ce livre.

Les trois histoires que vous vous apprêtez à lire ne se sont pas déroulées au dix-huitième siècle, dans un pays lointain où vous n'avez jamais mis les pieds. La plus récente, celle de Joyce Echaquan, s'est déroulée en 2020, au Québec, dans un hôpital de la ville de Joliette. Lors de la rédaction de ce livre, je me suis efforcée de me baser sur les témoignages de la famille et des amis des victimes afin de m'assurer que le résultat soit aussi véridique que possible<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Joyce Echaquan (BOISCLAIR, V., 2020; LAPOINTE, M., 2020; RIOPEL, A., 2020)  
Tiffany Morrison (CBC NEWS, 2016; FENNARIO, T., 2018; LEBEL, A., 2018; LOWRIE, M., 2016)  
Cleo Semaganis (WALKER, C., 2018)

1



«Ostie d'épaisse  
de tabarnak. Ça  
là, c'est mieux  
mort, ça.»



«As-tu fini de niaiser?  
T'as-tu fini, calisse?»



T'es épaisse  
en calisse.

Venez me chercher, quelqu'un...  
Venez me chercher.

Joyce Echaquan  
28 septembre 2020



Joyce a terriblement mal au ventre.



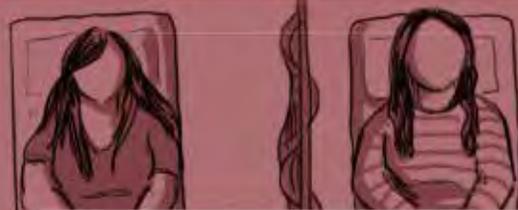
L'ambulancier lui a dit que ce ne serait pas long, mais elle a souvent parcouru en voiture la distance entre la réserve de Manawan et l'hôpital de Joliette.



Cette nuit, le trajet de 200 kilomètres lui semble interminable.



Il n'y a pas de médecins à l'urgence. On place Joyce sur une civière.



Seul un rideau la sépare de Pamela, sa cousine, qui souffre également cette nuit-là.

On est samedi, le 26 septembre 2020.



La nuit va être longue.

Lundi, à trois heures du matin, Joyce se lève pour aller parler à sa cousine.

Pam. Pamela!

J'ai encore mal. Le lavement n'a pas fonctionné, alors ils ont voulu me donner des injections.

Et tu as refusé?

Je ne suis pas venue pour me faire injecter des médicaments, je suis venue pour me faire soigner à l'estomac.

Ils connaissent ton dossier, Joyce. Tu sais bien qu'ils ne te donneraient jamais quelque chose de dangereux.

La position de Joyce semblait catégorique, mais Pamela apprend quelques heures plus tard qu'on a quand même administré à Joyce des médicaments par intraveineuse.



Ouin, est pas mal bizarre, ta cousine. Y'a fallu la calmer, on lui a injecté un mélange de morphine pis d'Ativan.



Pamela ne comprend pas. La dernière fois qu'elle l'a vue, sa cousine était pourtant relativement calme : elle pouvait marcher et se rendre seule aux toilettes.

Pamela ne sait pas pourquoi, mais suite à cet échange, Joyce est transférée dans une chambre fermée.



À partir de ce moment-là, elle n'arrive plus à entendre sa cousine.





«T'as fait des mauvais choix, ma belle. Qu'est-ce qu'ils penseraient tes enfants de te voir comme ça? Pense à eux autres, un peu...»





Vers 12h30, Wasiana, la fille aînée de Joyce, publie à son tour une vidéo en direct de l'hôpital.



On a eu le temps de la voir avant qu'elle soit envoyée en salle de réanimation.

Je l'ai trouvée très pâle, avec les lèvres mauves et la peau froide.

Au cours de l'après midi, les membres de la famille commencent à la rejoindre. Ils sont accueillis par une interprète atikamekw, qui leur apprend la nouvelle : Joyce est morte.



Il est tard lorsque Carol, le mari de Joyce, arrive à l'hôpital avec leurs enfants.



La famille l'accompagne au chevet de sa femme. « Il était dans un état de tristesse incommensurable, » raconte Alice.



« On était là pour le consoler, l'écouter, ou juste être en silence à côté de lui. »



« Des fois, on ne trouve pas tous les mots. »



Joyce Echâquan avait trente-sept ans. Elle vivait avec ses deux filles, ses cinq fils et son mari dans la réserve attikamek de Manawan.

Ses proches la décrivent comme une femme drôle et affectueuse, passionnée de dessin et de peinture et sensible à la cause environnementale.



Malgré sa santé fragile, Joyce restait positive et amenait de la joie et du rire partout où elle allait.



Comme elle ne parlait que quelques mots de français, elle faisait habituellement appel à sa cousine Karine pour l'aider à communiquer avec les médecins.



«C'était vraiment une belle femme, pleine de douceur,» se souvient Amélie Villeneuve, intervenante en soins spirituels à l'hôpital de Joliette. «Elle disait merci tout le temps, elle était tellement reconnaissante des soins quelle recevait.»



Suite à la mort de Joyce, plusieurs Autochtones ont pris la parole pour partager leurs propres expériences négatives dans les hôpitaux québécois.



Malheureusement, la mort de Joyce Echaquan est loin d'être un cas isolé. Dans son rapport final, la commission Viens sur la relation entre les Autochtones et les services publics au Québec confirme que « beaucoup de membres des Premières Nations et les Inuit ne se sentent pas en sécurité lorsque vient le temps de mettre leur santé entre les mains des services publics. » (CERP, 2019 : p.72) De fait, depuis des années, des Autochtones dénoncent les traitements injustes qu'ils ont reçus dans le système de santé du Québec. Il aura fallu qu'une femme meure sous les insultes du personnel d'un hôpital pour que ce problème attire finalement l'attention des médias.

### Préjugés

Impossible de le nier : en 2021, les préjugés contre les Autochtones sont encore très présents dans la société québécoise. Et comme on peut s'y attendre, les travailleurs des services de santé ne font pas exception à la règle. Tshiuétin, un Innu de Uashat mak Mani-utenam vivant sur la Côte-Nord, raconte l'histoire bouleversante de son séjour dans l'unité de psychiatrie à l'hôpital de Baie-Comeau. Il a d'abord remarqué la présence de gardes de sécurité lors de ses interactions avec le personnel – une mesure qui ne semblait pas nécessaire pour les patients blancs. Mais ce sont surtout les propos de sa psychiatre qui l'ont choqué. « Le message qu'elle voulait me faire comprendre, c'est que mon appartenance à une nation autochtone était mauvaise, raconte-t-il. Elle voulait me vendre que je devais m'en aller de ma communauté. » (PAUL, G., 2020)

### Problème systémique

Il s'agit d'un récit troublant, mais la situation ne se réduit pas à des cas de racisme sur le plan interpersonnel. Des problèmes plus complexes, comme la difficulté d'accès aux soins et le non-respect des pratiques culturelles, contribuent à former un système de santé qui n'est tout simplement pas adapté aux besoins des communautés autochtones. Sans oublier les autres problèmes sociaux auxquels font face les Premières Nations et les Inuits : que ce soit dans le domaine de l'éducation, du revenu ou du logement, les Autochtones sont systématiquement désavantagés par rapport au reste de la population québécoise. (GIOVANNI et ROBITAILLE-GROU, 2020)



Joyce Echaquan en 1999

Crédit photo : Alice Echaquan/Creative Commons – CC BY-SA 4.0

2

MA PETITE SŒUR  
ÉTAIT LA  
SOURCE D'ÉNERGIE  
DE NOTRE FAMILLE.



JE CROIS QUE L'EXEMPLE LE PLUS  
RÉCENT, LE PLUS PRÈS DU JOUR  
OÙ ELLE A DISPARU, C'ÉTAIT PLUS  
TÔT CE PRINTEMPS-LÀ.



JE VENAIS D'ACCOUCHER, MA FILLE  
N'AVAIT QUE QUELQUES SEMAINES.  
TIFFANY A STATIONNÉ SON PICK-UP  
DEVANT MA MAISON.



MON MARI S'OCCUPAIT DU BÉBÉ. ELLE  
A MIS DE LA MUSIQUE, L'A JOUÉE FORT,  
DES CHOSSES QUE JE NE POUVAIS PAS FAIRE  
CHEZ MOI.



C'ÉTAIT UNE DE CES FOIS OÙ ELLE ÉTAIT  
JUSTE... C'ÉTAIT ELLE. « ALLONS-Y,  
ET NE PENSES PLUS À CE QUI TE  
TRACASSE. »

TIFFANY MORRISON  
18 JUN 2006



TIFFANY ALICE MORRISON EST NÉE LE 7 SEPTEMBRE 1981.



ELLE A GRANDI AVEC SES FRÈRES ET SA SŒUR MELANIE SUR LA RÉSERVE KAHNAWAKE, SITUÉE SUR LA RIVE SUD DU FLEUVE SAINT-LAURENT, À QUELQUES KILOMÈTRES DE L'ÎLE DE MONTRÉAL.



TIFFANY FAISAIT FACILEMENT CONFIANCE ET ÉTAIT AIMÉE PAR TOUS CEUX QUI L'ENTOURAIENT.



ELLE AVAIT UN BON ESPRIT DE FAMILLE ET ADORAIT SOCCUPER DE SA FILLE ET DE SES NIÈCES.



LES HABITANTS DE LA RÉSERVE L'APPRÉCIAIENT POUR SON ENTHOUSIASME, SON SENS DE L'HUMOUR ET SON RIRE CONTAGIEUX.





MELANIE CROIT QUE LA FORMATION DES PEACEKEEPERS N'ÉTAIT PAS SUFFISANTE POUR LEUR PERMETTRE DE GÉRER LA SITUATION.



POUR COMPENSER, LA FAMILLE S'EST MISE ELLE-MÊME SUR LE DOSSIER, FRAPPANT AUX PORTES ET INTERROGEANT TOUTS CEUX QUI POURRAIENT DÉTENIR DE L'INFORMATION SUR LA DISPARITION DE TIFFANY.

AU BOUT D'UN MOMENT, ILS NOUS ONT DIT QUE SI ON AVAIT DES IDÉES, ILS ÉTAIENT PLUS QUÊ DISPOSÉS À LES ÉCOUTER.

J'AI TROUVÉ ÇA BIZARRE QUE CE SOIT LA POLICE QUI NOUS DEMANDE QUOI FAIRE.



EN RÉPONSE AUX INQUIÉTUDES DE LA FAMILLE, LES PEACEKEEPERS ONT ÉVOQUÉ UN MANQUE DE RESSOURCES, DE PERSONNEL, ET DE BUDGET.

SELON EUX, LEURS 32 EMPLOYÉS NE SONT PAS ASSEZ NOMBREUX POUR RÉPONDRE AUX 15000 APPELS REÇUS ANNUELLEMENT AU POSTE DE POLICE.







LE 31 MAI 2010, UN TRAVAILLEUR DE LA CONSTRUCTION A TROUVÉ DES RESTES HUMAINS DANS UNE ZONE BOISÉE PRÈS DU PONT HONORÉ-MERCIER, À MOINS DE DEUX KILOMÈTRES DE LA RÉSERVE.



LES OSSEMENTS ONT ÉTÉ ENVOYÉS DANS UN LABORATOIRE JUDICIAIRE, OÙ L'UTILISATION DE DOSSIERS DENTAIRES A CONFIRMÉ QU'ILS APPARTENAIENT À TIFFANY. IL ÉTAIT TROP TARD POUR DÉTERMINER LA CAUSE DU DÉCÈS.



UN AN APRÈS CETTE DÉCOUVERTE, LE CAS A ÉTÉ DÉCLARÉ UN HOMICIDE ET PRIS EN CHARGE PAR LA SÛRETÉ DU QUÉBEC.



COMME LES PEACEKEEPERS N'AVAIENT CONSIGNÉ AUCUNE DÉCLARATION, LA SQ A CONTACTÉ LES TÉMOINS POUR LES INTERROGER DE NOUVEAU. CES DÉMARCHES N'ONT PAS ÉTÉ CONCLUANTES.



LA POLICE A ÉGALEMENT TENTÉ DE RETROUVER LE CHAUFFEUR DE TAXI, MAIS LA COMPAGNIE DE TAXI N'AVAIT CONSERVÉ AUCUNE ARCHIVE PROVENANT DE 2006.



À CE JOUR, L'IDENTITÉ DU CHAUFFEUR DEMEURE UN MYSTÈRE.



LA FAMILLE DE TIFFANY DIT AVOIR L'IMPRESSIION QUE SA MORT A ÉTÉ LARGEMENT IGNORÉE PAR LES MÉDIAS.



ILS ONT PARLÉ AUX ENQUÊTEURS POUR LA DERNIÈRE FOIS EN 2014. BIEN QUE LE DOSSIER RESTE OUVERT, IL N'EST PAS CLAIR SI DE NOUVEAUX SUSPECTS ONT ÉTÉ IDENTIFIÉS.



SELON MELANIE, LES DERNIÈRES ANNÉES ONT ÉTÉ TOURMENTÉES POUR ELLE ET SES PROCHES, PRINCIPALEMENT PARCE QUE L'ENQUÊTE SUR LA MORT DE SA SŒUR A ÉTÉ MAL GÉRÉE.



ELLE SE DEMANDE SOUVENT SI LES CHOSSES AURAIENT PRIS UN TOUR DIFFÉRENT SI LEURS INQUIÉTUDES AVAIENT ÉTÉ ÉCOUTÉES DÈS LE DÉBUT DE L'INVESTIGATION.

MALGRÉ SES EFFORTS, ELLE CRAINT QUE LE CAS NE SOIT JAMAIS RÉSOLU.



EN SEPTEMBRE 2016, LE MÉMORIAL QUI AVAIT ÉTÉ ÉRIGÉ EN 2011 PAR DES MEMBRES DE LA COMMUNAUTÉ A ÉTÉ VANDALISÉ. LA CROIX CONSTRUITE PAR LE PÈRE DE TIFFANY ET DÉCORÉE PAR SES NIÈCES A ÉTÉ BRISÉE ET JETÉE SUR UNE ROUTE À PROXIMITÉ. CE GESTE HAINÉUX A ÉNORMÉMENT BLESSÉ LA FAMILLE, QUI A REMPLACÉ LA CROIX ET NETTOYÉ LES GRAFFITIS QUI COUVRaient LE SITE.



EN MAI 2017, L'ACTIVISME DE MELANIE A ÉTÉ RECONNU PAR AMNISTIE INTERNATIONALE.



AVEC TROIS AUTRES FEMMES AUTOCHTONES, ELLE A REÇU LE TITRE D'AMBASSADRIE DE LA CONSCIENCE, LA DISTINCTION LA PLUS PRESTIGIEUSE OFFERTE PAR L'ORGANISATION.



EN DÉCEMBRE SUIVANT, ELLE ÉTAIT L'UNE DES DIX PERSONNES CHOISIES POUR LA CAMPAGNE «ÉCRIRE, ÇA LIBÈRE!» DE LA BRANCHE FRANCOPHONE D'AMNISTIE INTERNATIONALE.



DURANT CETTE CAMPAGNE, MELANIE A REÇU 6599 MOTS D'AMOUR ET DE SOUTIEN PROVENANT DE GENS QUI APPRÉCIENT CE QU'ELLE FAIT POUR LES FEMMES AUTOCHTONES.

AMNISTIE  
INTERNATIONALE



ÇA ME DONNE DE LA FORCE DE SAVOIR QU'AUTANT DE GENS SOUTIENNENT LE CAS DE MA SŒUR, DE NOS FEMMES.

15 ANS APRÈS SA DISPARITION, LES PROCHES DE TIFFANY MORRISON ATTENDENT TOUJOURS DES RÉPONSES.



BIEN QUE LES CHANCES DE RETROUVER SON MEURTRIER DIMINUENT AVEC LES ANNÉES, ILS NE PERDENT PAS ESPÉRANCE POUR AUTANT.

ILS N'ONT PAS SEULEMENT PRIS SA VIE.  
ILS ONT PRIS UNE PARTIE DE CHACUN D'ENTRE NOUS.



De 1980 à 2012, les filles et femmes autochtones représentaient 16% des victimes d’homicide au Canada, tout en formant seulement 4% de la population féminine du pays (AANC, 2016). Un rapport de Statistiques Canada estimait qu’entre 1997 et 2000, une femme autochtone avait sept fois plus de chances d’être assassinée qu’une autre femme (O’DONNEL et WALLACE, 2011). Selon une étude faite par le gouvernement de la Saskatchewan (2007), les femmes autochtones constituaient 6% de la population, et 60% des cas de disparitions de la province.

À la lumière de ces statistiques, il est évident que les femmes autochtones sont surreprésentées parmi les cas de meurtre et de disparition au Canada. Ce qui rend d’autant plus alarmante la façon dont ces cas sont gérés dans notre pays.

### **Dans les réserves**

Lorsqu’on connaît l’ampleur du problème, on pourrait s’attendre à ce que des mesures appropriées soient déployées pour essayer d’y mettre fin. Mais la réalité est toute autre. En fait, les corps policiers des réserves autochtones sont sévèrement sous-financés par rapport aux autres corps policiers du Québec. Cette situation entraîne un manque d’équipement, d’infrastructures, de formation et de personnel disponible pour résoudre les cas de meurtres et de disparitions. Et il ne faut pas oublier que les policiers autochtones ne sont pas à l’abri des injustices salariales existant dans d’autres domaines : dans les réserves, on observe des écarts de salaire allant jusqu’à 50% par rapport aux policiers travaillant ailleurs au Québec. (GIOVANNI et ROBITAILLE-GROU, 2020)

### **Des cas qui ne « comptent pas »**

L’attitude générale du système judiciaire face aux disparitions de femmes autochtones est également un problème important. Comme Melanie, plusieurs personnes ont accusé la police de ne pas avoir suffisamment pris au sérieux la disparition de leurs proches. Au lieu d’avoir droit à une enquête approfondie, les victimes sont souvent réduites à des stéréotypes et considérées comme des travailleuses du sexe ou des toxicomanes. Les disparitions de femmes autochtones, particulièrement celles souffrant de problèmes de consommation d’alcool, sont rarement prises au sérieux et ces cas finissent souvent par être délaissés au profit de disparitions « plus importantes ». (PC, 2018)

# 3

22 décembre 1978. Noël approche dans la ville de Marlton, New Jersey.



Seule dans sa chambre du deuxième étage, une fille de treize ans regarde le revolver de son père adoptif.



Ses amis et ses enseignantes la connaissent sous le nom de Cleo Madonia, mais elle refuse de répondre à ce nom de famille.



Elle s'appelle Cleopatra Semaganis et elle est née à North Battleford, en Saskatchewan.



Comme des milliers d'enfants autochtones avant elle, Cleo a été victime de la rafle des années soixante.



Cleopatra Semaganis Nicotine  
22 décembre 1978

Elle n'avait que sept ans à l'époque, mais elle se souvient très bien du jour où c'est arrivé. C'était le soir, après l'école. Sa mère était sortie, et Cleo et ses frères et soeurs se faisaient garder par leurs cousines.



Tout s'est passé très rapidement. La porte d'entrée s'est ouverte et des agents de police ont fait irruption dans la maison, suivis de travailleurs sociaux.

Sans explication, ils ont forcé les enfants à embarquer un par un : Johnny, Edwin, April, Annette, Cleo, et finalement Crystal, qui n'était encore qu'un bébé.



Au milieu de tout ce chaos, leur mère est réapparue devant la maison.



Cleo ne l'avait jamais vue aussi désespérée. Aucun doute, elle savait que quelque chose de grave se passait.

NE LES PRENEZ PAS! NE  
LES PRENEZ PAS!



Les policiers l'ont menottée et attachée à la porte d'entrée.



C'est la dernière vision que Cleo a jamais eue de sa mère : étendue sur le sol, sanglotant et les suppliant de ne pas partir.

Les enfants Semaganis ont d'abord été placés dans un foyer de groupe, puis envoyés séparément dans des foyers d'accueil temporaires.



Cleo et son frère Johnny se sont retrouvés ensemble dans le même foyer d'accueil, à quelques kilomètres de leur ville natale. Mais un an plus tard, ils étaient chacun adoptés par une famille différente.

Cleo a vu son frère pour la dernière fois à une halte routière, au milieu d'un champ, où les travailleurs sociaux s'étaient arrêtés pour permettre aux enfants de faire leurs adieux.



Cleo. Écoute-moi. Je vais te retrouver, d'accord?

Je promets de te retrouver.

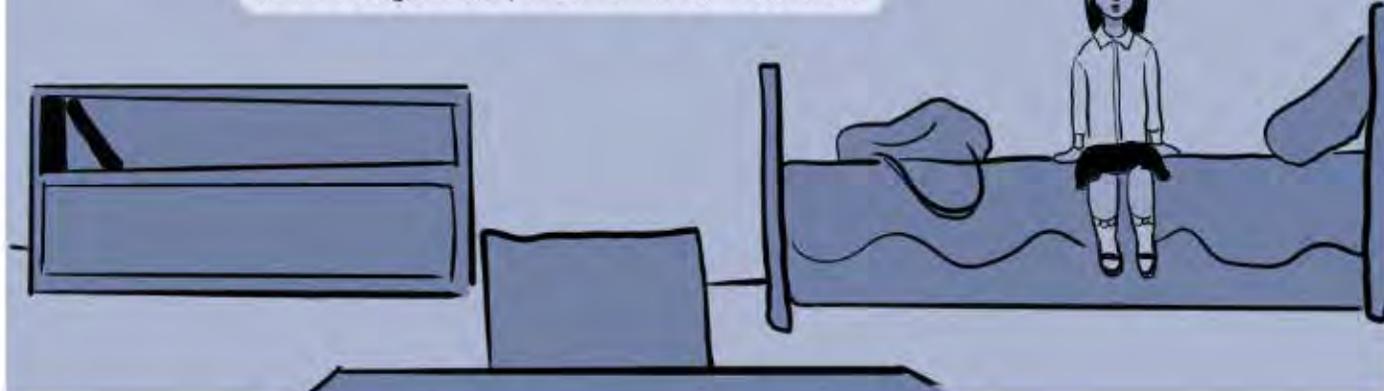


Johnny mentait, bien sûr.



Cleo avait peut-être neuf ans, mais elle n'était pas stupide.

Et c'est ainsi que Cleo s'est retrouvée loin de tous ceux qu'elle aime, dans cette ville étrangère où personne ne lui ressemble.



On lui a attribué de nouveaux vêtements, une nouvelle chambre, une nouvelle famille.



Tout le monde lui dit qu'elle devrait être heureuse, mais Cleo ne pense qu'à ses frères et soeurs.

Où sont-ils? Ont-ils été adoptés, eux aussi? Au Canada, ou peut-être aux États-Unis, comme elle?



Elle n'a aucun moyen de le savoir.



Elle a supplié ses parents adoptifs de l'emmener en Saskatchewan, pour qu'elle puisse retrouver North Battleford, marcher dans les rues de son enfance, peut-être même renouer avec les membres de sa famille qui vivent encore là-bas.



Même ses enseignantes, Miss Musetti et Miss Horn, se sont rangées de son côté, tentant de convaincre ses parents qu'elle avait besoin de voir l'endroit où elle a grandi.



Mais ils refusent de l'écouter. Alors, Cleo réagit de la seule façon qu'elle connaît.



Elle fait l'école buissonnière, traîne avec des gens plus vieux qu'elle, se cache avec ses amis pour consommer de l'acide.



Ça ne plaît pas aux Madonia, mais c'est leur problème. Ils n'avaient aucun droit de la séparer de ceux qui l'aimaient vraiment.

À deux reprises, Cleo a essayé de rentrer chez elle par ses propres moyens. À deux reprises, on l'a retrouvée et ramenée dans sa famille adoptive.



Elle croyait que la troisième fois serait la bonne, mais une fois de plus, ses plans semblent être tombés à l'eau.



Elle n'arrive pas à croire que Barry l'a laissée tomber. Il lui avait pourtant dit qu'il était déjà allé au Canada, qu'il connaissait bien la région de North Battleford.



Barry Arnold a vingt-quatre ans et conduit son propre camion. Les parents adoptifs de Cleo lui avaient interdit de continuer de le voir, mais elle ne les a pas écoutés.



Pour la première fois, quelqu'un semblait la comprendre. Barry allait la ramener chez elle, lui offrir tout ce dont elle avait besoin.



Mais il ne s'est pas présenté au rendez vous. Cleo se sent stupide. Stupide et trahie.





Seule dans sa chambre du deuxième étage, Cleo regarde le revolver de son père adoptif.



Les Madonia vont bientôt rentrer du travail, mais elle n'a pas envie de descendre leur parler.



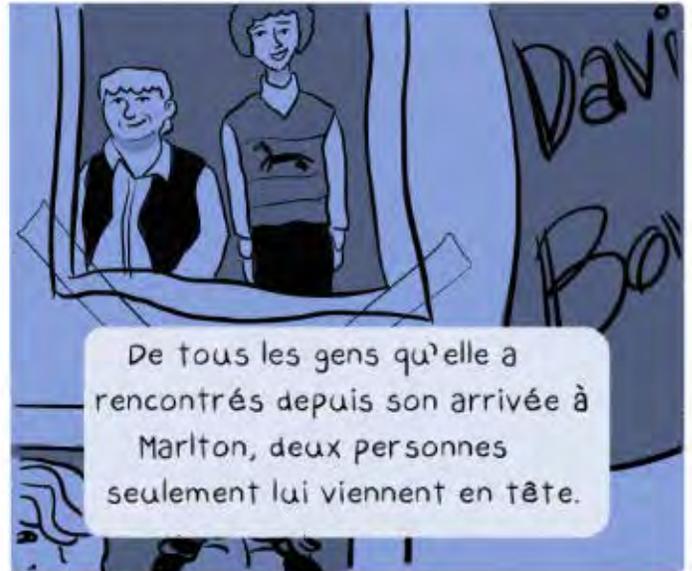
Elle ne croit pas avoir la force de passer une soirée de plus ici, entourée des gens qui l'ont arrachée à sa vraie famille.



Pour la énième fois depuis son arrivée, Cleo pense à Johnny, à Crystal, à Edwin, à April et Annette. Elle espère qu'ils s'en sortiront bien.



Une note. Elle doit laisser une note.



De tous les gens qu'elle a rencontrés depuis son arrivée à Marlton, deux personnes seulement lui viennent en tête.



À présent, elle regrette d'avoir apporté de l'alcool en classe la semaine dernière. Elle espère que ses enseignantes lui pardonneront ses écarts de conduite.



Cleo Semaganis regarde par la fenêtre pour la dernière fois.



Elle ne retournera jamais en Saskatchewan.

Cleo et Johnny l'ignoraient, mais ils avaient été adoptés dans des États voisins, à quelques kilomètres seulement l'un de l'autre. Les parents adoptifs de Cleo ont fait leur possible pour permettre aux deux enfants de se retrouver, mais les démarches avec l'agence d'adoption n'ont pas été concluantes.

En 1986, Barry Arnold a été arrêté pour abus sexuel d'une mineure, une fille plus jeune encore que Cleo. Comme il s'agissait de sa première offense, il a réussi à éviter une peine d'emprisonnement.

Miss Musetti est décédée depuis, mais Miss Horn est toujours en vie. Quarante ans plus tard, elle possède encore le Snoopy en peluche que lui a offert Cleo avant les vacances de Noël.

Quant à Lillian, la mère biologique de Cleo, elle est morte en 2014. Elle aura eu le temps de renouer avec ses autres enfants et de rencontrer ses petits-enfants. Contrairement aux frères et sœurs de Cleo, elle ne connaîtra jamais les circonstances de la mort de sa fille.

### **La rafle des années soixante**

Chapitre méconnu de l'histoire du Canada, la rafle des années soixante (en anglais, *Sixties Scoop*) était une politique gouvernementale mise en place entre 1960 et 1980 pour gérer ce qui était alors appelé le « problème indien ». Au cours de cette période, plus de 20 000 enfants autochtones ont été enlevés de leur foyer pour être adoptés par des familles blanches au Canada, aux États-Unis et en Europe. Bien que la négligence parentale était souvent le prétexte évoqué par les services sociaux pour séparer les enfants de leur famille, il est aujourd'hui reconnu que ce phénomène constituait une tentative de génocide culturel. (DART, C.)

### **Séquelles psychologiques**

Mrs Madonia décrira plus tard sa fille adoptive comme « une enfant brillante qui ne l'a pas eu facile ». Mais la mort de Cleo n'avait rien d'un acte isolé. Au contraire, son suicide tragiquement prévisible est venu s'ajouter à celui de centaines d'enfants autochtones qui ont été arrachés à leur famille durant cette période. Non seulement les victimes du *Sixties Scoop* ont-elles perdu leur langue, leurs traditions et leur culture, mais elles sont aujourd'hui sept fois plus susceptibles de s'enlever la vie que les autres personnes de leur âge. (WALKER, C., 2018) Il suffit de parler de l'histoire d'April, la sœur cadette de Cleo. Abusée sexuellement par le père de la famille d'accueil où elle avait été envoyée avec sa sœur Annette, April a fait quarante-et-une tentatives de suicide au total. À cinquante-six ans, elle ne s'est toujours pas remise des épreuves horribles qu'elle a endurées lorsqu'elle était petite.

CONCLUSION

Ces histoires ne sont que quelques exemples d'un racisme systémique qui ravage les communautés autochtones du Canada depuis des siècles. Des Joyce, des Tiffany, des Cleo, il y en a eu des milliers, et il est probable qu'il y en aura encore. Comment mettre un terme à cette situation? Vous l'aurez deviné, il n'existe pas de solution simple. Plusieurs pièges doivent être évités, dont les deux phénomènes décrits ci-dessous.

### **Qu'est-ce que l'activisme performatif?**

Le terme « activisme performatif » (ou *performative activism* en anglais) réfère à l'activisme motivé par l'amélioration de le statut social de la personne qui le pratique, plutôt que par la véritable dévotion à une cause. Très présent sur les réseaux sociaux, ce type de personne se sert typiquement d'un mouvement de justice sociale (ex : les droits des Autochtones) comme d'une sorte de mode passagère lui permettant d'augmenter momentanément sa popularité, mais s'y désintéresse complètement lorsque le sujet cesse d'être présent dans les médias.

### **Qu'est-ce que le complexe du sauveur blanc?**

Similaire à l'activisme performatif, le complexe du sauveur blanc (ou *white savior complex* en anglais) est une vision de l'activisme dont l'objectif est de « sauver » les communautés opprimées. Souvent associé à l'Afrique, ce phénomène était très présent lors de la colonisation de l'Amérique du Nord, où des missionnaires chrétiens étaient envoyés pour « sauver l'âme » des populations autochtones qui y vivaient. Il s'agit d'une vision paternaliste de l'activisme, où l'on cherche à imposer son aide aux communautés défavorisées plutôt que contribuer à leur fournir les outils nécessaires pour redresser la situation à long terme. Des écoles résidentielles à la rafle des années soixante, le complexe du sauveur blanc est profondément enraciné dans la façon dont les Premières Nations et les Inuits ont historiquement été traités par le gouvernement canadien.

Alors, comment peut-on contribuer à mettre fin au racisme systémique sans adhérer à l'une de ces deux visions des choses?

### **S'instruire sur la situation**

Pour comprendre le racisme qui existe aujourd'hui, il est essentiel de comprendre ses origines. Malheureusement, l'histoire de notre pays nous est enseignée du point de vue très biaisé du colonisateur blanc. On passe très rapidement sur la violence faite aux peuples autochtones, sans trop insister sur le génocide entraîné par la colonisation de l'Amérique, mentionnant vaguement les écoles résidentielles et ignorant complètement la rafle des années soixante. Lire des ouvrages, regarder des films et écouter des podcasts portant sur l'histoire des Premières Nations au Canada est un bon point de départ, dans la mesure où ce contenu est rédigé par des personnes autochtones.

### **Confronter ses propres préjugés**

Nous avons tous déjà entendu la phrase « Je ne suis pas raciste, mais... ». La vérité, c'est que nous avons tous des préjugés, conscients ou pas, et que toute forme d'activisme doit commencer par un examen critique de ses propres préjugés. Commencer avec la certitude que l'on est à l'abri de toute accusation de racisme est une grave erreur qui ne nous laisse pas de place pour apprendre et grandir.

### **Comprendre le principe de l'intersectionnalité**

Ce n'est pas un hasard si les femmes, et particulièrement les femmes faisant partie de la communauté LGBTQ2A+, sont largement surreprésentées parmi les victimes de violence chez les Autochtones. Il existe une intersection entre le sexisme, le racisme, l'homophobie et la transphobie, et c'est à cette intersection que se trouvent les personnes les plus vulnérables de notre société. Ainsi, bien qu'ils subiront tous deux des désavantages liés à leur race, une femme transgenre autochtone aura statistiquement des conditions de vie plus difficiles qu'un homme cisgenre autochtone.

### **Pousser pour des changements à grande échelle**

Bien que les actions individuelles sont importantes, il ne faut pas oublier que le racisme n'est pas limité aux agressions interpersonnelles. À l'heure actuelle, le premier ministre du Québec refuse toujours de reconnaître la présence du racisme systémique dans la province. Tant que les services de santé demeureront inadaptés aux personnes comme Joyce Echaquan, tant que les disparitions comme celles de Tiffany Morrison seront négligées par le système judiciaire, tant que les frères et sœurs de Cleo n'auront pas reçu la réparation et l'aide psychologique qu'ils méritent, il sera impossible de mettre fin au racisme systémique.

## BIBLIOGRAPHIE

AANC (AFFAIRES AUTOCHTONES ET DU NORD CANADA). *Contexte de l'enquête nationale* (22 avril 2016),  
[<https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1449240606362/1534528865114>, page consultée le 15 janvier 2021.

ASSOCIATION DES FEMMES AUTOCHTONES DU CANADA. *Fiche d'information : femmes et filles autochtones disparues et assassinées*. Ottawa, 5 p. Repéré à : <https://www.nwac.ca/wp-content/uploads/2015/06/Fact-Sheet-Missing-and-Murdered-Aboriginal-Women-and-Girls-FR.pdf>.

BOISCLAIR, Valérie. « J'ai sept enfants qui se retrouvent sans mère », *Radio-Canada* (29 septembre 2020)  
[<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1737389/joyce-echaquan-carol-dubemort-hopital-joliette>]

CBC NEWS. *Missing & Murdered: The Unsolved Cases of Indigenous Women and Girls* (2016),  
[<https://www.cbc.ca/missingandmurdered/>], page consultée le 30 septembre 2020.

COLEMAN, Arica. « What's Intersectionality? Let These Scholars Explain the Theory and Its History », *Time* (28 mars 2019),  
[<https://time.com/5560575/intersectionality-theory/>], 16 janvier 2021.

COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LES RELATIONS ENTRE LES AUTOCHTONES ET CERTAINS SERVICES PUBLICS. *Rapport synthèse*. Montréal, Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2019, 105 p. Repéré à : [https://www.cerp.gouv.qc.ca/fileadmin/Fichiers\\_clients/Rapport/Rapport\\_Synthese.pdf](https://www.cerp.gouv.qc.ca/fileadmin/Fichiers_clients/Rapport/Rapport_Synthese.pdf).

DART, Christopher. « The Sixties Scoop Explained », *CBC News*,  
[<https://www.cbc.ca/cbcdocspov/features/the-sixties-scoop-explained>], page consultée le 28 décembre 2020.

FENNARIO, Tom. « 12 years after Tiffany Morrison vanished, change has come to how police handle missing person cases », *APTN News* (19 juin 2018),  
[<https://www.aptnnews.ca/national-news/12-years-after-tiffany-morrison-vanished-change-has-come-to-how-police-handle-missing-person-cases/>]

GIOVANNI, Ambre et ROBITAILLE-GROU, Philippe. « Naitre Autochtone au Québec : quand l'avenir écope du passé », *Le Devoir* (13 juillet 2020),

[<https://www.ledevoir.com/documents/special/2020-07-13-discriminations-autochtones/index.html>], page consultée le 28 décembre 2020.

GOVERNMENT OF SASKATCHEWAN. *Ministry of Justice*,

<https://www.saskatchewan.ca/government/government-structure/ministries/justice>, 15 janvier 2021.

IVEY-COLSON, Kirsten et TURNER, Lynn. *10 Key to Everyday Anti-racism* (8 septembre 2020),

[https://greatergood.berkeley.edu/article/item/ten\\_keys\\_to\\_everyday\\_anti\\_racism](https://greatergood.berkeley.edu/article/item/ten_keys_to_everyday_anti_racism), page consultée le 16 janvier 2021.

LAPOINTE, Magalie. « Décès de Joyce Echaquan: enquête en cours, une infirmière congédiée », *Le journal de Montréal* (29 septembre 2020),

[<https://www.journaldemontreal.com/2020/09/29/deces-de-joyce-echaquan-enquete-en-cours-1>], page consultée le 29 septembre 2020.

LEBEL, Anouk. « Des milliers d'appuis pour la sœur d'une femme autochtone assassinée », *Radio-Canada* (7 mars 2018),

[<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1087621/campagne-cartes-aministie-internationale-melanie-morrison-tiffany>], page consultée le 2 octobre 2020.

LOWRIE, Morgan. « Dix ans plus tard, la famille de Tiffany Morrison espère toujours des Réponses », *Le Soleil* (18 juin 2016),

[<https://www.lesoleil.com/actualite/dix-ans-plus-tard-la-famille-de-tiffany-morrison-espere-toujours-des-reponses-38e00cebf82b9668c81d6e27baa386c9>], page consultée le 5 octobre 2020.

NADEAU, Jessica. « Femmes autochtones : disparues, mais pas oubliées ». *Le Devoir* (15 février 2020),

[<https://www.ledevoir.com/societe/573020/ou-est-donna-pare>], page consultée le 20 septembre 2020.

O'DONNELL, Vivian et WALLACE, Susan. *Les femmes des Premières Nations, les Métisses et les Inuites*. Statistique Canada, juillet 2011, 50 p. Repéré à : <https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/89-503-x/2010001/article/11442-fra.pdf>.

PAUL, Gabrielle. « Le racisme systémique envers les Autochtones, aussi dans le système de santé », *Radio-Canada* (19 juin 2020),  
[<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1712863/premieres-nations-quebec-soins-psychiatrie-securite-culturelle-sante-hopital-discrimination-autochtones>], page consultée le 16 janvier 2021.

PC (LA PRESSE CANADIENNE). « Femmes autochtones disparues ou assassinées : la GRC présente ses excuses. », *Radio-Canada* (25 juin 2018),  
[<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1109207/disparition-assassinat-crimes-grc-gendarm-erie-royale-premieres-nations>], page consultée le 16 janvier 2021.

RIOPEL, Alexis. « Joyce Echaquan, une mère aimante et rieuse. », *Le Devoir* (1<sup>er</sup> octobre 2020),  
[<https://www.ledevoir.com/societe/587010/une-mere-aimante-et-rieuse>], page consultée le 20 octobre 2020.

RIOPEL, Alexis. « Les dernières heures de Joyce Echaquan », *Le Devoir* (2 octobre 2020),  
[<https://www.ledevoir.com/societe/587114/les-dernieres-heures>], page consultée le 20 octobre 2020.

RUIZ, Rebecca. *6 ways to be antiracist, because being 'not racist' isn't enough* (2 juin 2020),  
<https://mashable.com/article/how-to-be-antiracist/>, page consultée le 17 janvier 2021.

WALKER, Connie. « Finding Cleo », *CBC Radio*, 2018 (balado).

